



CLASSIQUES
GARNIER

DROIXHE (Daniel), « Un amour de Tantale. Mme de Sabran à Spa », *Littérature et voyages de santé*, p. 297-326

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-06396-4.p.0297](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-06396-4.p.0297)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2017. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

RÉSUMÉ – De 1777 à 1781, la comtesse de Sabran entretient avec le chevalier de Boufflers, de vingt ans son aîné, une tendre “amitié fraternelle” qui eut notamment pour cadre les mondanités de Spa. Dépeinte au quotidien dans des lettres évoquant des épisodes privilégiés comme la visite à la galerie électorale de Düsseldorf, elle dessine, à travers les désordres de la sensibilité préromantique et les fastes d’une sociabilité réservée aux nantis, le même crépuscule d’un amour et d’un monde finissant.

UN AMOUR DE TANTALE

Mme de Sabran à Spa

Mme de Sabran était une toute jeune veuve quand elle rencontra en 1777 le chevalier de Boufflers, auquel allait la lier une longue et célèbre relation amoureuse. Née en 1749, Éléonore Françoise de Manville¹ avait épousé à l'âge de dix-neuf ans Joseph de Sabran-Gramont, qui en avait soixante-six. Deux enfants leur naquirent, Delphine et Elzéar, avant que le mari ne décède en 1775. Profondément abattue, la comtesse, écrit J. Callewaert², « resta en réclusion dans la maison du neveu du comte de Sabran, l'évêque de Laon », au « château d'Anizy », « pendant plus d'un an ». Mais ses talents et sa beauté, « dans sa robe de deuil et son voile noir drapé sur ses beaux cheveux dorés », la rappelaient sans cesse à Paris, où elle acheta un hôtel rue du Faubourg Saint-Honoré. C'est là que la rencontra, grâce au prince de Ligne, le chevalier Stanislas de Boufflers.

Celui-ci, né en 1738, offrait la figure d'un homme du monde « cynique et dépravé », ainsi que le qualifie J. Callewaert³. Rousseau voyait en lui un « demi-talent en tout genre » : « il fait très bien de petits vers, écrit très bien de petites lettres, va jouaillant un peu du sistre, et barbouillant un peu de peinture au pastel⁴ ». Chamfort le qualifiait de « faiseur de meringues⁵ ». Après avoir été séminariste, Boufflers s'illustra sous les armes, quand il ne donnait pas ses loisirs à la littérature en se faisant connaître dès 1761 par *Aline, reine de Golconde*.

1 Ou Mauville ?

2 Joseph Callewaert, *La comtesse de Sabran et le chevalier de Boufflers*, Paris, Perrin, 1990, p. 97. Je remercie M. Collart et O. Richard-Pauchet de la révision de la présente étude.

3 Joseph Callewaert, *La comtesse de Sabran et le chevalier de Boufflers*, *op. cit.*, p. 101.

4 J.-J. Rousseau, les *Confessions*, livre II, dans *Œuvres complètes*, t. 1, éd. B. Gagnebin et M. Raymond, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 552-553.

5 Cité par A. Houssaye, *Galerie de portraits du dix-huitième siècle*, Paris, Lecou, 1854, t. II, p. 303.

Tel quel, le chevalier ne s'était pas, en somme, trop mal trouvé avec la comtesse de Sabran. Celle-ci, écrit Mme de Genlis⁶, « était une des plus charmantes personnes que j'aie connues, par la figure, l'élégance, l'esprit et les talents » : « elle dansait d'une manière remarquable ; elle peignait comme un ange ; elle faisait de jolis vers ; elle était d'une douceur et d'une bonté parfaite ». Le contraste avec Boufflers, poursuit l'écrivaine, était frappant⁷. Cet homme qui « se moqua longtemps de la *sensibilité*, et fit l'éloge de l'inconstance », avait « épuisé, dans sa première jeunesse, tout ce que la légèreté, la plaisanterie ont de piquant ». Il sut néanmoins se réserver « la raison pour l'âge » par sa fidèle dévotion à Mme de Sabran, prouvant ainsi « qu'il était profondément sensible, et que le mérite uni à la grâce pouvait le fixer ». Il devait en effet épouser tardivement son amie, en 1797⁸.

Réputée d'une grande beauté, Mme de Sabran fit notamment l'objet d'un portrait dû à Élisabeth Vigée-Lebrun⁹. Boufflers écrivit un conte, intitulé *Ab ! si...*¹⁰, où figure la description d'une « comtesse de Blumm » dans laquelle J. Callewaert a cru pouvoir reconnaître l'amie du chevalier : description, à la vérité, assez générale et composée de termes suffisamment convenus pour s'adapter à quelques douzaines de dames du grand monde : « Cette chevelure magnifique, dont la blondeur argentée contraste de façon si charmante avec la couleur de ses sourcils et ses cils, ce teint délicat avec sa blancheur éblouissante », et « ces yeux couleur de violette qui émettent plus de lumière qu'ils n'en reçoivent¹¹ ». On rencontre dès lors, dans l'iconographie relative à la comtesse, de plaisantes confusions, quand on la prend pour Mme de Polignac, ou inversement.

Tâtant du pastel, Boufflers, dès la première lettre qu'il adresse à Mme de Sabran, au printemps 1777, trouve les mots qui s'imposent pour entreprendre

6 *Mémoires inédits de Mme la comtesse de Genlis*, Paris, Ladvocat, 1825, t. II, p. 346-347.

7 *Mém.*, *op. cit.*, p. 353-354.

8 Il séjourna au Sénégal de 1784 à 1787 en tant que gouverneur – en fait, comme déporté en raison d'un écrit attentatoire à la maison de Lorraine. Voir *Lettres d'Afrique à Mme de Sabran*, préface, notes et dossier de François Bessire, Arles, Actes Sud, 1998.

9 Élisabeth-Louise Vigée-Lebrun, *Portrait de la comtesse de Sabran*, huile sur toile, 50 × 38 cm, 1786, château de Rheinsberg (nord-ouest de Berlin). Ce château fut habité dans sa jeunesse par Frédéric II, qui le donna à son frère Henri de Prusse. Mme de Sabran y trouva refuge pendant la Révolution. Voir Fr. Pitt-Rivers, *Mme Vigée Le Brun*, Paris, Gallimard, 2011, p. 150 et 154.

10 Cf. Stanislas de Boufflers, *Contes*, avec une notice bio-bibliographique par O. Uzanne, Paris, Quantin, 1878, p. 147-253.

11 *Ibid.*, p. 187 (portrait tracé dans des termes quelque peu différents).

une cour dans les règles : « Si j'avais les talents que j'envie tous les jours à Mme la comtesse, je me peindrais à ses pieds¹² ». Moins d'un mois plus tard, le galant est devenu soupirant. « Écrivez-moi un peu, chère et charmante sœur ; je ne vivrai que de votre souvenir. Les prédicateurs et même les métaphysiciens ne vous ont-ils pas dit que si Dieu oubliait un moment le monde, il tomberait dans le néant ? Vous êtes ce Dieu-là, et moi, je suis ce monde : ne m'oubliez pas¹³ ». Ainsi commence une correspondance caractérisée selon la comtesse elle-même, de façon quelque peu ambiguë, par une *amitié fraternelle*¹⁴. Les lettres de la comtesse, avant qu'elle n'avoue son amour pour Boufflers, en décembre 1780, balancent entre hésitation et attirance grandissante. Celles du chevalier relèvent d'un marivaudage « charmant », jouant avec ambiguïté de toute la lyre de la séduction.

Une part de la tension qui régit cette hésitation et l'inquiétude qui s'y attache, quand ce n'est pas une véritable angoisse, est due à la différence d'âge séparant le chevalier et la comtesse. Le premier s'y montre *sensible*. « Pour moi, je suis tantôt le bonhomme à qui vous rendez ses premiers ans, tantôt le vieux béliet dont vous faites un agneau, tantôt ce pauvre frère que vous mettez en pièces, mais je ne suis jamais celui que je voudrais être¹⁵ ». Pas question de masquer, au nom de l'*amitié*

12 *La comtesse de Sabran et le chevalier de Boufflers*. t. 1, *Le lit bleu. Correspondance 1777-1785*, éd. établie et présentée par S. Carrell, Paris, Tallandier, 2009 (abr. *Corr.*), [Paris, mai ou juin 1777]. Voir le compte rendu qu'en a donné O. Richard-Pauchet dans la revue *Épistolaire*, Paris, Champion, n° 36, 2010, p. 270-273. Voir aussi la *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers, 1778-1788*, recueillie et publiée par E. de Magnieu et H. Plat, Paris, Plon, 1875. On regrettera que S. Carrell n'ait pas proposé une concordance des lettres de la comtesse citées par J. Callewaert. Le rapprochement des deux ouvrages peut en devenir pénible. On est parfois amené à s'interroger sur la raison rendant compte de certains sauts qui séparent le déroulement des échanges, d'autant que S. Carrel note : « Chaque hiver, la correspondance s'interrompt » (*Corr.*, p. 101). Par exemple, la lettre de Provins qu'adresserait le chevalier à la comtesse en avril 1779, selon J. Callewaert (*op. cit.*, p. 138-139), se trouve reléguée dans l'éd. Carrell au mois de mai 1780, c'est-à-dire soixante pages plus loin qu'à l'endroit où on l'attendrait normalement (*Corr.*, Provins, ce samedi [mai 1780], p. 161-162). Le défaut de datation, chez Callewaert, ne rend pas plus aisée la mise en rapport des deux ouvrages. Ainsi, le lecteur doit chercher dans celui de Carrell l'année des retrouvailles des amants à Anizy (Callewaert, *op. cit.*, p. 144 et suiv.; *Corr.*, [Anizy 30 juin 1779], p. 115-116). En tout état de cause, l'on a adopté ici les datations proposées par S. Carrell ainsi que ses transcriptions.

13 *Corr.*, [Février 1778], p. 47.

14 *Corr.*, [Paris], 15 avril [1778], p. 61.

15 *Corr.*, Landerneau, 11 mars [1778], p. 51. Mme de Sabran n'était quant à elle pas trop soucieuse des écarts d'âge : son premier mari l'avait épousée en 1769 alors qu'il était âgé de 67 ans et qu'elle n'en avait qu'une vingtaine.

que sollicite l'homme de bonne compagnie, les droits de la nature. La même lettre de 1778, comme au terme d'une attente qui se fait longue, se termine par : « Mon Dieu, que je vous aime, ma sœur ! ».

« SOUFFRANCE » ET « LANGUEUR »
De Versailles à Ermenonville

Voilà qui suffirait à dresser le cadre qui sera celui des échanges spadois, à ceci près qu'un élément revient continuellement dans ces derniers. Dès le premier courrier de Boufflers qui ait été conservé, le prétendant demandait à Éléonore, au printemps 1777 : « Je voudrais bien avoir de bonnes nouvelles de votre santé¹⁶ ». Il précisera, au début de 1778 : « Je voudrais bien savoir quelques nouvelles de cette poitrine dont il me semble entendre d'ici la petite toux¹⁷... ». Mais le mal semble plus général, plus vague : « Pourquoi faut-il que vous languissiez tandis que tant d'autres se portent si bien, tandis que tel autre s'offrirait si gaiement à souffrir tous les maux dont il pourrait vous préserver¹⁸ ? ».

Les recommandations qu'adresseront le chevalier ne cesseront d'invoquer une idée courante : l'air de Paris « ne vaut rien pour votre poitrine et pour votre esprit¹⁹ ». Les variations météorologiques sont très surveillées. Durant l'été de 1778 a sévi une « horrible sécheresse ». Un retour dans la capitale est à proscrire. « Dépêchez-vous d'aller respirer un air plus pur, moins dangereux pour les pauvres petites poitrines²⁰ ». La comtesse confirmera, début septembre :

Paris est d'une tristesse horrible, il n'y a personne. On ne peut ni s'y promener ni respirer, pas même dans les Champs-Élysées : la poussière en chasse tout le

16 *Corr.*, [Paris, mai ou juin 1777], p. 45.

17 *Corr.*, Brest, 21 [février 1778], p. 47.

18 *Corr.*, [Landerneau], 3 avril 1778, p. 54. Sur la maladie dans les correspondances françaises, voir *Krankheit in Briefen im deutschen und französischen Sprachraum : 17.-21. Jahrhundert*, éd. Martin Dinges et Vincent Barras, Stuttgart, Steiner, 2007 ; Ph. Rieder et V. Barras, « Écrire sa maladie au Siècle des Lumières », dans *La médecine des Lumières : Tout autour de Tissot*, éd. V. Barras et M. Louis-Courvoisier, Chêne-Bourg, Georg, 2001, p. 201-223.

19 *Corr.*, [Landerneau], 14 juin 1778, p. 77.

20 *Corr.*, Landerneau, 30 août [1778], p. 90.

monde. Il n'y a pas d'exemple, à ce qu'on dit, d'une si grande sécheresse. On a cependant descendu depuis plusieurs jours la châtse de Sainte Geneviève, mais à présent les saintes ne font pas la pluie et le beau temps²¹.

Trouvait-on à Versailles un tout autre climat ? On le croirait en lisant chez Callewaert que « les jours d'été », cette année-là, « s'écoulaient de façon exquise » pour Mme de Sabran, en compagnie de sa « grande amie » Mme de Polignac, dont l'auteur compose un portrait « céleste²² ». Le décor est tracé de la même plume d'ange trempée dans l'eau de rose : « Souvent, la reine et ses amis, les femmes vêtues de jolies robes et coiffées de grands chapeaux bordés de rubans bleus ou lilas, se rendaient au Petit Trianon, où le nouveau jardin anglais, avec ses ruisseaux scintillants et ses sentiers sinueux, avait remplacé les allées anguleuses et les plates-bandes sévères de Le Nôtre ».

La lettre de septembre 1778 évoquée plus haut montre aussi Mme de Sabran cherchant la fraîcheur à Ermenonville, dans un pèlerinage rousseauiste. Les « peupliers qui le couvrent de leurs ombres », « dans une petite île au milieu d'un lac immense », « répandent un jour doux et mystérieux qui invite au repos » – et l'on se sent un peu triste, mais pas autant que « ce pauvre Young ». Mme de Sabran poursuit en confiant : « il y a de ces jours nébuleux où l'on voit tout en noir ». « Malgré ma gaieté naturelle, je ne hais pas ces moments-là : ma philosophie y trouve son compte ». Que les perturbations du corps s'aggravent, celles du moral ne manquent pas de les accompagner.

21 *Corr.*, [Paris], 4 septembre [1778], p. 91.

22 « La comtesse Jules – elle n'était pas encore duchesse – a probablement été chargée à tort du blâme qui s'attachait aux autres membres de sa famille. Une créature douce et jolie, d'une beauté céleste, nous disent les contemporains. Marie-Antoinette était de façon irrésistible attirée vers elle, et l'indolence fatale de la comtesse Jules l'empêchait de refuser les honneurs dont elle était comblée. Mme Vigée-Lebrun nie avec indignation que l'amie de la reine ait été le “monstre” qu'on a voulu dépeindre », etc. (J. Callewaert, *op. cit.*, p. 123-124).

LES THÉRAPIES DU BON AIR
Campagne et montagne

Près d'un an plus tard, au début de l'été 1779, Mme de Sabran ne donne pas de meilleures nouvelles de sa santé. « Je n'ai fait que moucher, cracher, tousser comme une vieille douairière », écrit-elle d'Anisy (ou Anisy)-le-Château, dans l'Aisne²³. Un répit dû peut-être aux promenades à cheval, dans la forêt, est bientôt suivi d'une rechute qui abat totalement la jeune femme :

Je me suis vantée trop tôt de ne plus souffrir, mon frère : depuis ce moment ma fluxion m'a reprise avec plus de force, et voilà quatre nuits entières que je passe sans pouvoir reposer une minute, dans des douleurs inouïes. Ce surcroît de souffrance, joint à mes langueurs habituelles, me met dans un état horrible. Pour peu que cela dure, je ne sais ce que je deviendrai : le temps me paraît d'une longueur effroyable, je ne peux m'occuper de rien, mes enfants même me fatiguent, enfin je n'ai jamais été si triste ni si malheureuse²⁴.

La confusion des sentiments s'est mêlée à l'indifférence²⁵. « Quelquefois je regrette que vous ne soyez pas auprès de moi, et dans d'autres moments j'en suis bien aise ». Voilà une « maussaderie » bien « extrême » ! On cherchera d'abord à la surmonter par la Suisse. « Oh ! le beau pays », écrit-elle à l'été de 1780²⁶. De « superbes montagnes dont les cimes menacent les cieux » ! De « beaux vallons si frais » ! « Je n'ai mal ni aux nerfs ni à la poitrine et, malgré la fatigue du voyage, je ne me suis jamais si bien portée [...] ». Vous n'avez pas idée de mon enthousiasme [...] : je me sens dans la terre promise²⁷ ».

La comtesse bénéficie aussi des remèdes que lui concocte le *Médecin de la Montagne*, Michel Schuppah, qui attirait à Langnau, dans l'Emmenthal, les malades de toutes les villes²⁸. Bien qu'elle se trouve « à merveille »

23 *Corr.*, [Anisy], 30 juin [1779], p. 115.

24 *Corr.*, Anisy, 20 [septembre 1779], p. 145.

25 Sur le refroidissement du courrier de Mme de Sabran, voir J. Callewaert, *op. cit.*, p. 148.

26 *Corr.*, [Bâle, fin août 1780], p. 173-174. J. Callewaert (*op. cit.*, p. 148-150) ne considère guère le voyage et l'expérience que par rapport au « milieu implacable des hommes et des femmes du monde » : myopie de l'approche ?

27 *Ibid.*

28 *Corr.*, Soleure, 3 [septembre 1780], p. 176.

de ces prescriptions, elle redoute néanmoins de retomber « dans un état pire que celui où j'étais auparavant²⁹ ». Ici intervient une longue lettre de Boufflers, décisive en ce qui concerne les maux dont se plaint son amie. Nous sommes sans doute en octobre 1780 :

L'abbé de Bonneval m'a parlé hier de la lettre que vous lui avez écrite, chère enfant : elle me consterne. D'où vous vient cette tristesse subite et profonde, et ce découragement affreux dont vous ne m'avez donné aucun signe pendant que j'étais auprès de vous ? Encore une fois, vous n'êtes point malade. Vous souffrez parce que tout ce qui vit souffre du plus ou moins. Les remèdes que vous faites sont plus de précaution que de besoin ; j'étais contraire à l'entreprise, mais je suis content de l'effet. Si pourtant ils vous déplaisent au point où vous le dites, il est encore temps de les abandonner³⁰.

J. Callewaert cite à ce propos le chevalier : « J'ai de la peine à croire que la santé, le moral et le bonheur puissent se trouver dans des petites bouteilles³¹ ». D'où viennent donc les « horribles rêves » que fait la comtesse ? Serait-ce de ces « drogues », prescrites par Schuppah pour le soir quand « il faudrait les prendre le matin³² » ? Mais c'est bien l'état psychologique en général qui se trouve visé. « Tristesse volontaire », « abattement », « mélancolie » : « Sortez donc », l'exhorte Boufflers, « de votre assoupissement et vivez, car vous êtes réduite à la végétation³³ ». Qu'Éléonore lui adresse « autre chose que des compliments et des nouvelles », mais des propos parlant sans détours d'elle-même, comme à son thérapeute. « Quand vous êtes en proie à vos idées noires, je dois être votre seul confident » :

[...] ne relisez jamais ce que vous aurez écrit, ne songez à aucune des règles de l'art d'écrire, ne craignez ni de vous répéter ni de manquer de suite, soyez tantôt triste, tantôt gaie, tantôt philosophe, tantôt folle, suivant que vos nerfs, vos remèdes, votre raison, votre caractère, votre humeur, vous domineront³⁴.

Un séjour à Voré, dans le Perche, pour aller consoler Mme d'Andlau, fille d'Helvétius, de sa séparation d'avec le prince de Salm-Kyrburg, sera

29 *Corr.*, [Anisy, octobre 1780], p. 179.

30 *Corr.*, [Paris ?, 11 octobre 1780], p. 177-178.

31 J. Callewaert, *op. cit.*, p. 154.

32 *Corr.*, [Paris ?], 20 octobre 1780, p. 182.

33 *Corr.*, [Paris ?, octobre 1780], p. 180.

34 *Corr.*, [Paris ?, 11 octobre 1780], p. 178.

sans effet bénéfique malgré « le changement d'air, de lieu, de société, de train de vie³⁵ ». Dans le même courrier, du chevalier de Boufflers, quelques mots malheureux : « J'osais même croire que je vous serais bon à quelque chose, qu'à force de partager vos maux, *si vous en souffrez*, je les diminuerais... ». La réponse de Mme de Sabran ne se fait pas attendre : le chevalier croit-il « que tous mes maux et tous mes chagrins sont imaginaires³⁶ » ? « Réduire tous mes sentiments à une triste et folle occupation de ma santé (ce sont vos propres termes) » serait non seulement « injuste » mais témoignerait « d'une dureté et d'une insensibilité affreuses ». Ce que la comtesse redouterait le plus, dit-elle, serait d'apparaître « comme une vaporeuse », c'est-à-dire comme une personne atteinte des nerfs³⁷.

J. Callewaert le note justement : quand Boufflers, « enclin à ne pas croire à la réalité de la souffrance », « taçait Mme de Sabran lorsqu'elle parlait de ses petites misères », celle-ci ne manquait pas de lui retourner le compliment. Un courrier de la comtesse à l'adresse du chevalier, du 8 mai 1778, commence par : « Ne me parlez point de votre tristesse ni de vos souffrances³⁸... ».

« J'AI ENFIN VU TRONCHIN »

L'ébranlement – moral ou effectivement nerveux – semble pouvoir se guérir en deux temps. D'abord, en décembre 1780, Mme de Sabran fait l'aveu de son amour, le « secret de son cœur » lui étant arraché « dans la terreur » par une « nuit affreuse³⁹ ». Ceci va-t-il calmer, se demande

35 *Corr.*, chevalier à la comtesse, Roissy, [début novembre 1780], p. 183.

36 *Corr.*, [Anisy, début novembre 1780], p. 184.

37 J. Callewaert, *op. cit.*, p. 155 parle à juste titre d'un « état dépressif ». Voir P. Pomme, *Traité des affections vaporeuses des deux sexes, ou maladies nerveuses vulgairement appelées maux de nerfs*, 1^{re} éd., 1760 ; rééd. 1782. C'est le classique du genre, dont relèvent également les ouvrages de Hugues Maret (1756), Joseph Raulin (1758) et Claude Révillon (1779), dont il sera plus spécialement question ci-dessous. Dans les *Nuits de Paris*, Rétif de La Bretonne rapporte ses expériences à la Vaporeuse. Voir B. Appelt, *Les vapeurs : Eine literarische Nosologie zwischen Klassik und Romantik. Kulturgeschichtliche Untersuchung, literarische Analyse und bibliographische Dokumentation*, Frankfurt/Main, Lang, 2000.

38 J. Callewaert, *op. cit.*, p. 121 ; *Corr.*, Paris, 8 mai [1778], p. 64.

39 *Corr.*, p. 187.

Boufflers, des « inquiétudes ordinaires et extraordinaires⁴⁰ » ? Ce n'est pas le moment de négliger la prescription :

Continuez vos remèdes, puisqu'ils ont un si bon effet. Prenez votre élixir sur la terrasse pour en diminuer le dégoût. Il n'y aurait même aucun mal à vous promener au soleil pendant un quart d'heure tout de suite après l'avoir pris. Je voudrais que vous écrivissiez, en forme de consultation, tous les changements que vous remarquez en vous depuis votre retour. Il faudrait parler de l'air humide que vous respirez, il faudrait exposer les petites irrégularités qui peuvent s'introduire dans votre traitement et dans votre régime, rédiger cela avec quelqu'un d'entendu pour l'envoyer au docteur qui vous répondrait et vous rassurerait sur tous les points. Il faut ou donner ou refuser entièrement sa confiance aux médecins ; ce qu'on retranche du leur et ce qu'on ajoute du sien est toujours pernicieux⁴¹.

Il convient ici de faire un sort aux considérations – pour ne pas dire prétentions – qui émaillent le courrier du chevalier en général. Callewaert, qui ne se montre pas spécialement intéressé par les débats de santé entre

40 *Corr.*, 9 [décembre 1780], p. 187.

41 *Corr.*, Au Val, près Saint-Germain, 17 [décembre 1780], p. 188. Tenir un journal de ses états de santé ou de vitalité pouvait prendre une forme extrême. Claude Révillon publia en 1779 des *Recherches sur la cause des affections hypocondriaques, appelées communément vapeurs* que l'*Esprit des journaux*, s'inspirant du *Journal de Paris* et du *Mercur de France*, présentait comme suit : « L'auteur de ces recherches a été pendant quinze ans victime d'une maladie de nerfs très-complète, et c'est pour des malades une bonne fortune de trouver un médecin qui a partagé leurs maux, qui a eu un intérêt personnel à étudier leur maladie, qui est parvenu à en bien connaître les causes, et enfin à la guérir ». Pendant deux mois et demi, l'auteur « a eu la patience de se peser quatre fois par jour, ainsi que tout ce qu'il mangeait et buvait à chaque repas, et tout le produit des évacuations sensibles », etc. Ainsi s'est-il guéri d'un « état de mal-être, qui ôte les facultés de s'acquitter des fonctions de son état avec la même aptitude » (Lettre II). « Le corps est lourd, la tête embarrassée, on ressent des oppressions, des anxiétés sous les côtes, souvent du côté gauche ; on éprouve des élancements, de l'ardeur et de la chaleur ; quelquefois c'est un gonflement subit du côté de la rate, etc. ». On voit par le titre de l'ouvrage, que Révillon rangeait son affection sous ce que les journaux appellent « l'hypocondriacisme », mal qui, comme Protée « prend mille formes différentes », conduisant souvent à un « affreux désespoir, dont la seule ressource est une fin tragique ». « La nature entière, dit M. Révillon, est au yeux des vaporeux couverte d'un crêpe funèbre, et tous les objets s'y peignent en noir. Ces malheureux, sans cesse occupés de la conservation de leur être, dont il arrive souvent de souhaiter la destruction, sont tourmentés d'un désespoir cruel ». Sur l'hypocondrie au sens large, voir la *Nosologie* de Boissier de Sauvages (1763, 1772), où elle figure parmi les « maladies extravagantes » sous l'*Ordre I- Folies* aux côtés de la *berlue*, du *tintouin* et du *somnambulisme*. Sur Boissier de Sauvages : J. Marin, « Sauvages's Nosology: Medical Enlightenment in Montpellier », dans *The Medical Enlightenment of the Eighteenth-Century*, éd. A. Cunningham et R. French, Cambridge U. P., 1990, p. 111-137.

les deux amis⁴², y consacre une pleine page à l'occasion des conseils et considérations que Boufflers prodigue à sa sœur, Mme de Boisgelin⁴³. Il y adopte « les habitudes du médecin de famille ». « Il suit l'action de chaque remède, le cours de chaque pilule avec inquiétude et rapporte les résultats à sa sœur. Le problème, explique-t-il, est la congestion du "caecum", un mal qui est souvent pris pour l'appendicite », etc. Bref, on ne s'attend pas à une amélioration de l'état de Mme de Sabran pour les temps qui suivent. Un second voyage en Suisse, prévu pour 1781, n'aura pas lieu et la persistance de sa « mauvaise tête » détermine la malade à chercher un nouveau médecin.

J'ai enfin vu Tronchin⁴⁴, qui m'a d'abord fort effrayée sur mon état : j'imagine que c'est pour m'engager à ne point différer ses remèdes. Il pense que j'ai mal au foie et que les drogues suisses m'ont fait beaucoup de tort (il m'est difficile de ne pas en convenir). Il m'a ordonné du petit lait avec des sucres d'herbe⁴⁵ [...].

Grâce à lui, la comtesse paraît reprendre goût à la vie : « je me trouve à merveille des remèdes de Tronchin » ; « ma maigreur, ma langueur, ma mélancolie se dissipent à vue d'œil⁴⁶ ». Un second événement alimente cette renaissance. Le 2 mai 1781, la comtesse s'abandonne à Boufflers dans « le ravissant lit bleu » qui donne son titre au premier tome du recueil de leur correspondance⁴⁷. Des rendez-vous, brefs ou manqués, des séparations vont désormais alimenter « langueur » et « étourdissements ». Le jour de la Fête-Dieu, le 21 juin 1781, elle écrit :

Je souffre horriblement de la tête, de la poitrine, du foie, de la rate, etc. Tout cela est accompagné d'un engourdissement et d'une stupeur qui ressembleraient un peu à un enchantement si nous étions encore dans le temps des fêtes

42 Il est vrai qu'on ne peut assurer, faute d'une table de concordance et d'indications précises, si J. Callewaert néglige certains aspects de la correspondance de Boufflers parce que telle lettre lui est inconnue, S. Carrell ne renvoyant pas à son ouvrage. Ainsi, J. Callewaert cite une lettre, probablement de la fin avril 1779, où le chevalier évoque sa tristesse et dit même espérer qu'il est malade, « car sans cela je serais fou » (*op. cit.*, p. 140). Mais une lettre qui serait de la même époque, où il « demande pardon de [sa] tristesse d'hier », n'est pas alléguée (*Corr.*, [Paris], 21 [avril ? 1779], p. 102).

43 Callewaert, *op. cit.*, p. 141.

44 Théodore Tronchin (1709-1781), célèbre médecin suisse installé à Paris, ami des philosophes, partisan des soins naturels, donnait consultation auprès du grand monde.

45 *Corr.*, [Paris, mars 1781], p. 190.

46 *Corr.*, [Paris, début avril 1781], p. 193.

47 J. Callewaert, *op. cit.*, p. 156.

malfaisantes et des malins génies, et je crois qu'il ne me faudrait pas moins qu'un Amadis, ou plutôt un Galaor, pour me tirer d'un état si affreux⁴⁸.

C'est dans ce contexte qu'apparaît pour la première fois la référence à Spa, où Tronchin, qui avait l'expérience de la ville d'eaux en 1777⁴⁹, va l'envoyer.

LA COMTESSE AUX EAUX DE SPA

Tronchin a imposé un délai à une rencontre avec le chevalier. La comtesse raconte :

Dans l'état de faiblesse où je suis, il croit toujours que les eaux de Spa me sont nécessaires ; et moi, je ne doute pas qu'elles me guérissent. Vous savez combien je crois aux pressentiments, et j'ai celui-là. D'ailleurs, je tempérerai la force de ces eaux en les coupant avec de l'eau de veau ou du lait ; et quand ce ne serait que le changement d'air, le voyage et la dissipation, je m'en trouverais encore bien⁵⁰.

En attendant, la comtesse et le chevalier tâchent de se retrouver et se manquent. Le 27 juillet 1781, la première lui écrit de Bruxelles : « Brûlez bien vite la lettre qui vous arrivera de Valenciennes, mon enfant. J'étais si peu moi-même que je ne savais ce que je disais. Il ne m'a pas fallu un quart d'heure de réflexions pour me faire sentir toute mon injustice, car je suis bien sûre à présent que vous étiez à Avesnes tandis que je vous attendais à Valenciennes [...]. Enfin, le sort n'a pas voulu que nous nous vissions⁵¹ ». Le découragement et le tenace espoir alternent :

Adieu, mon cœur, je vais me coucher. J'ai si bien passé l'autre nuit à veiller et à pleurer que je n'y vois plus et que je suis d'une fatigue à mourir. Pense à moi, écris-moi, aime-moi. [...] Je vais demain coucher à Liège. Je t'écrirai dès que je serai arrivée à Spa⁵².

48 *Corr.*, p. 209.

49 Inscrit le 29 juin 1777 à l'hôtel du « Roi d'Espagne », qui occupait le n° 1 de l'ancienne rue de l'Assemblée, aujourd'hui rue Royale, au plus près de la salle de jeu du Waux-Hall. Celle-ci a laissé la place à l'actuel Casino, siège du Centre culturel spadois.

50 *Corr.*, [Paris, 21 juin 1781], p. 210.

51 *Corr.*, Bruxelles [27 juillet 1781], p. 216-218.

52 *Ibid.*

Elle est inscrite le 1^{er} août sur la *Liste des seigneurs et dames venus aux eaux minérales de Spa, l'an 1781*. Elle s'installe au « Duc de Bavière », rue de l'Assemblée, c'est-à-dire dans l'actuelle rue Royale, une des artères les plus dévastées par l'incendie de 1807 et par l'urbanisme prétentieux des XIX^e et XX^e siècles⁵³. Elle y effectuera des séjours annuels jusqu'en 1785.

La comtesse écrit à son ami le 27 août 1781. Sans doute l'absence de courrier antérieur s'explique-t-elle par le fait que Boufflers lui rend alors visite. Si le nom de celui-ci n'apparaît pas dans la *Liste* mentionnée plus haut, A. Body, dans le *Supplément* manuscrit qu'il a constitué, note bien que la lettre en question suppose son passage par Spa. Depuis le départ du chevalier, au demeurant, l'ennui s'est emparé de la comtesse, « et tu peux », lui dit-elle, « en deviner la cause » : « j'ai plus besoin de te voir que de prendre toutes les eaux du monde⁵⁴ ».

Celles-ci vont s'avérer plutôt bénéfiques, mais les effets en seront contrariés par le rituel accompagnant les curistes. C'est que les coutumes spadoises, acceptées de bon aloi, ont valu à la touriste de se trouver au lit, « avec de la fièvre », « depuis deux jours ». Elle raconte :

J'en serai quitte pour un gros rhume que je dois à la princesse d'Orange, qui m'a fait l'honneur, je ne sais par quelle fantaisie, de me choisir entre mille pour l'accompagner dans une promenade à cheval, qu'elle a toujours faite au grand galop par un soleil épouvantable et par un vent abominable. J'en suis revenue à demi-morte de fatigue, toussant, ayant les côtés et les reins rompus, maudissant toutes les princesses de la terre, qui ne font jamais rien comme les autres⁵⁵.

Wilhelmine de Prusse (1751-1820) était devenue « princesse d'Orange » par son mariage, en 1767, avec le *Stathouder* des Pays-Bas, Guillaume V d'Orange-Nassau. Nièce de Frédéric II, elle profite d'un séjour à Spa pour rendre visite au frère de celui-ci, Henri de Prusse, descendu sous le pseudonyme de « Comte d'Öels⁵⁶ ». Le séjour spadois des *Stathouders* et de leurs épouses faisait traditionnellement l'objet d'une singulière publicité. Carl Ludwig von Pöllnitz, dans ses *Amusemens des eaux de Spa*

53 Le « Duc de Bavière » était notamment fréquenté par l'aristocratie russe. Voir A. Stroev, « Guérir et mourir à Spa. Des Gobelins russes des Lumières », dans *Spa, carrefour de l'Europe des Lumières. Les bôtes de la cité thermale au XVIII^e siècle*, éd. M. Collart et D. Droixhe, Paris, Hermann, 2013, p. 245, n. 34.

54 *Corr.*, à Spa, ce 27 [août 1781], p. 218-219.

55 *Ibid.*

56 10 juillet 1781, inscrit au « Lion noir », sur la Grand-Place.

publiés en 1734, note que « les façades des grandes auberges » sont ornées des armoiries des « personnes illustres » qui y séjournèrent. Le souvenir de la reine Margot voisine avec celui de Henri II ou d'Alexandre Farnèse. « Nous y vîmes aussi les blasons de Charles II, roi d'Angleterre, qui vint y chercher quelques distractions aux ennuis de son exil ; ceux du roi de Danemark, du grand-duc de Toscane, des princes et princesses d'Orange et de quantité de seigneurs des maisons les plus distinguées d'Europe⁵⁷ ». Si la référence porte sur une période antérieure à celle considérée ici, le passage du prince et de la princesse d'Orange, en 1776, fait encore l'objet d'une signalisation à Spa, aujourd'hui⁵⁸.

Le séjour de Henri de Prusse dans la cité thermale est bien connu, notamment parce qu'il donna l'occasion d'une rencontre avec Joseph II, arrivé sous le nom de « Comte de Falckenstein », ainsi qu'avec l'abbé Raynal, auréolé du prestige de l'auteur condamné pour la troisième édition de la scandaleuse *Histoire des deux Indes*⁵⁹.

L'EXCURSION DE DÜSSELDORF (FIN AOÛT 1781)

Les divertissements se bousculent. L'épisode de la promenade incongrue est déjà presque oublié, car le « bon prince » Henri envisage à présent une excursion en Allemagne. La comtesse écrit le 27 août :

Aujourd'hui je suis beaucoup mieux, et si bien même que j'espère être en état d'accompagner notre bon prince à Aix-la-Chapelle, où il veut absolument me donner à souper, et de là j'irai jusqu'à Düsseldorf⁶⁰.

Cette dernière ville conservait en effet une célèbre collection d'œuvres d'art rassemblée d'abord par Johann Wilhelm de Wittelsbach,

57 Carl Ludwig von Pöllnitz, *Amusemens des eaux de Spa*, Amsterdam, Pierre Mortier, 1734, t. I, p. 286-287. Voir Jean-Daniel Candaux, « Pöllnitz et la promotion de Spa dans la littérature des Lumières (1734) », dans *Spa, carrefour de l'Europe des Lumières...*, *op. cit.*, p. 282.

58 Voir D. Droixhe, « Du Grand Monarque au Mouton blanc. Souvenirs d'écrivains », *op. cit.*, p. 111.

59 Respectivement : 19 juin 1781, inscrit à la « Cour de Londres » ; 19 juillet 1781, inscrit au même hôtel. Rencontre évoquée dans une lettre de Melchior Grimm à Gustave III de Suède.

60 *Corr.*, Spa, 27 [août 1781], p. 219.

prince-électeur du Palatinat (1658-1716). Cette collection venait de faire l'objet d'un ouvrage, publié à Bâle en 1778 par les soins de Nicolas de Pigage et Christian von Mechel, qui la décrivait en détail⁶¹. Le souci du catalogue avait été si poussé que les œuvres y donnaient lieu, avec leur description, à de petites reproductions gravées regroupées en planches qui les replaçaient dans le contexte des salles où les pièces se trouvaient exposées. Nous pouvons ainsi nous représenter aujourd'hui, très concrètement, ce que pouvaient voir les visiteurs – à condition de trotter, sans s'attarder, de salle en salle, comme dans les grands musées d'aujourd'hui.

D'autres curistes avaient été invités au voyage. Mme de Sabran mentionne d'abord un couple qui ne pourra y participer :

Mme de Cambis ne sera pas de la partie : le duc de Richmond est un peu incommodé, et d'ailleurs, il est au moment de son départ ; tout cela lui donne beaucoup d'inquiétude et de chagrin. On a bien raison de dire que l'amour est un grand faiseur de miracles : jamais je ne l'ai vue si aimable qu'ici, toujours gaie, toujours égale, trouvant tout bon, s'amusant de tout ; enfin c'est une métamorphose complète.

Charles Lennox, troisième duc de Richmond, petit-fils par la main gauche du roi Charles II, était descendu le 8 août à la « Cour de Versailles », rue de la Promenade de Sept Heures, en compagnie de son neveu, futur quatrième duc du nom, âgé d'une quinzaine d'années, et d'un autre « gentilhomme anglais », « Monsieur Busby ». Mme de Cambis s'était quant à elle installée dans la même artère et le même jour à l'« Hôtel Impérial⁶² ». N'ayant pas atteint la cinquantaine, le duc de Richmond était alors « fort malade », selon une autre lettre de la comtesse⁶³. La perspective d'une visite à Düsseldorf devait allécher cet homme connu pour être un grand amateur des arts.

Un autre touriste séjournant à Spa pendant l'été de 1781 se souvient des Richmond. Horace Townshend, nous apprend L. Chambers, donnera beaucoup plus tard au *Blackwood's Magazine* d'Édimbourg ses *Recollections of a trip to Spa*⁶⁴. Il y mentionne, au chapitre de ses rencontres spadoises,

61 Th. W. Gaetgens et L. Marchesano, *Display Art History. The Düsseldorf Gallery and Its Catalogue*, Los Angeles, The Getty Research Institute, 2011.

62 Aujourd'hui : rue Delhasse. L'hôtel du duc devait se trouver approximativement à l'endroit où s'élève l'actuel hôtel Radisson.

63 *Corr.*, [Paris], jour de la Fête-Dieu [21 juin 1781], p. 210.

64 L. Chambers, « Les confessions au carrefour : Catholiques et protestants irlandais à Spa au XVIII^e siècle », dans *Spa, carrefour de l'Europe des Lumières...*, *op. cit.*, p. 52.

l'oncle et le neveu ainsi qu'une troisième personnalité, le célèbre peintre Joshua Reynolds. Il est bien connu que Reynolds entreprit en 1781, du 24 juillet au 18 septembre, un voyage sur le continent, qui devait l'emmener à Düsseldorf, Spa et Liège⁶⁵. D'après le journal de son *Journey to Flanders and Holland*, il arriva à Düsseldorf le 27 août et visita la galerie à plusieurs reprises du 28 au 31, avant de quitter la ville le 1^{er} septembre à 6 heures du matin. Passant par Cologne et Aix-la-Chapelle, il arrive le 4 septembre à Spa, où il fréquente les tables de jeu à la salle d'Assemblée. Il voit les sources et le Waux-Hall le lendemain, avant de déjeuner au Club anglais et de retourner « to the Assembly⁶⁶ ». Il part le 6 pour Liège, où il ne s'arrêtera guère : la capitale épiscopale l'intéresse manifestement moins que la ville d'eaux. On retiendra évidemment de cette relation que Reynolds visite la célèbre Galerie au même moment qu'Henri de Prusse et sa compagnie, avec Mme de Sabran. Il est inconcevable qu'ils ne se soient pas croisés, puisque la comtesse annonce l'expédition le 27 août et est de retour le 1^{er} septembre. On pourrait même supposer que le peintre et le prince aient cheminé de concert pour se rendre à Spa.

Mme de Sabran ne fait état d'aucune rencontre à Düsseldorf. Elle se borne par ailleurs à mentionner trois personnes ayant participé à l'excursion : « Je fais mon voyage avec milord du Moley, un Anglais et un Russe de fort bonne compagnie⁶⁷ ». Le duc de Richmond a dû y renoncer et est parti avec son amie pendant l'absence de la comtesse⁶⁸. « Milord du Moley » n'a pu être identifié à partir des *Listes* des curistes, pas plus que l'« Anglais ». Ne pourrait-il s'agir de ce « gentilhomme » nommé « Busby » qui était descendu à la « Cour de Versailles » avec le duc de Richmond ? En ce qui concerne le troisième personnage, on notera l'arrivée à Spa, le 12 août, d'un groupe important de Russes groupés autour du prince et de la princesse Gagarin, « née Princesse Trubetskoi⁶⁹ ». Le « Russe de fort

65 W. Armstrong, *Sir Joshua Reynolds, premier président de l'Académie royale de Londres*, Paris, Hachette, 1901, p. 128.

66 Ch. R. Leslie et T. Taylor, *Life and times of Sir Joshua Reynolds*, London, Murray, 1865, II, p. 332-334 ; *Journey to Flanders and Holland*, éd. H. Mount, Cambridge Univ. Press, 1996, p. 112-136, 186 et 199. Je dois ces informations à M. Collart.

67 *Corr.*, Spa, 27 [août 1781], p. 219.

68 *Corr.*, Spa, 1^{er} septembre [1781], p. 221. « Je soupçonne qu'elle aura été le reconduire aussi loin qu'elle aura pu ; je sais par expérience combien il est difficile de quitter ce que l'on aime ».

69 Celle-ci pourrait être identifiée avec la princesse Praskovia Yourievna Gagarine, née princesse Troubezkoï (1762-1848), dont Mme Vigée-Lebrun fit le portrait. Cf. L. Nikolenko,

bonne compagnie » pourrait être, selon A. Stroev, Alexandre Lvovitch Narychkine (1760-1826)⁷⁰. Les rapports de la police parisienne écrivent le 7 décembre 1781 que celui-ci « a passé la saison des eaux à Spa » et que, « depuis ce temps il a parcouru une partie de l'Allemagne ». Il venait en effet d'être nommé, en 1778, « Gentilhomme de Chambre de Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies ». Il occupera par la suite les fonctions de chambellan (1785), de grand maréchal de la Cour (1798) et de directeur des Théâtres impériaux (1799-1819). Ce franc-maçon offre bien l'image, en 1781, d'un jeune homme prometteur, intéressé par les arts, comme il convient à ceux qui vont faire le voyage de Düsseldorf.

Mme de Sabran, le 1^{er} septembre, rendra brièvement compte de sa visite au chevalier. Le courrier est-il entaché d'une erreur de transcription ? Ce qu'elle rapporte à son soupirant n'est guère flatteur, si on maintient « au-dessus » là où on attendrait « au-dessous » :

J'ai vu à Düsseldorf beaucoup de chefs-d'œuvre fort au-dessus des tiens en dessin et en peinture. À peine ai-je eu le temps de tout voir, parce que j'étais pressée de revenir pour boire à ma fontaine. Je n'ai pas été trop fatiguée de mon voyage, malgré un très gros rhume que j'avais quand je suis partie⁷¹.

Au reste, la rentrée à Spa fut assombrie par l'épidémie de dysenterie qui régnait sur la bourgade ardennaise et qui tua « beaucoup de monde », dont un certain « Milord Hervey ». Les *Listes* des visiteurs mentionnent pour 1781 un « Monsieur Hervey, Gentilhomme Anglais », inscrit le 21 juin avec son épouse « aux Tuilleries, sur la Chaussée ». Il pourrait bien s'agir de ce « Milord Hervey, comte de Bristol », connu comme amateur d'art ayant fait le Grand Tour⁷². « Beaucoup de gens », conclut Mme de Sabran, « sont déjà partis pour la Suisse, et Spa sera bientôt un désert ». Les soucis de santé, et particulièrement son « très gros rhume », qui laissera des traces en septembre, reprenaient le pas sur toute autre préoccupation. Au moins la comtesse pouvait-elle se targuer d'avoir vu

« The Russian Portraits of Mme Vigée-Lebrun », *Gazette des Beaux-Arts*, juillet-août 1967. – <http://www.batguano.com/nikolenkolist.html>.

70 A. Stroev, courriel du 6 janvier 2013 : voir les Archives du Ministère des Affaires étrangères, Contrôle des étrangers, vol. 41.

71 *Corr.*, Spa 1^{er} septembre [1781], p. 221.

72 Il fut notamment le commanditaire du Suisse Abraham-Louis-Rodolphe Ducros (1748-1810). Il ne peut s'agir de John Lord Hervey de Seckworth, garde des sceaux sous le ministère de Walpole, avec lequel Voltaire fut en correspondance.

une des merveilles de l'histoire de l'art, en partage avec les meilleurs esprits. C'est l'endroit de rappeler que Diderot avait visité la galerie en 1773, les 25 et 26 août, alors qu'il se rendait en Russie à l'invitation de Catherine II. L'auteur des *Salons* s'en souviendra dans les *Pensées détachées sur la peinture* de 1776⁷³.

LE PAYS « FORT TRISTE »
DES AMOURS MALHEUREUSES

La saison de 1781 touchait à sa fin. Le 15 septembre, Mme de Sabran écrit :

Il n'y a déjà presque plus personne ici : tout le monde s'enfuit à cause de la dysenterie. La superbe princesse de Starhemberg en est atteinte depuis hier au soir, à son grand étonnement, car elle pensait qu'elle devait respecter une grande princesse comme elle. Je ne la plains pas du tout, parce que je la crois aigre et méchante, et que je ne peux pas la souffrir⁷⁴.

Que soignait la « superbe princesse » à Spa ? Mme de Genlis, qui la dépeint « petite, laide et bossue », vante par contre ses qualités en la plaignant pour ses amours. « Je n'ai vu à personne une manière de conter plus amusante, plus d'agrément dans la conversation, un esprit plus piquant ; elle a fait de grandes passions, qui ont été également constantes et malheureuses⁷⁵ ».

Mme de Sabran s'inquiète davantage de la maréchale du Mouy, « qui est à toute extrémité de la même maladie, et qui est la personne du monde la plus intéressante par son caractère et par ses malheurs⁷⁶ ». Son mari, maréchal de France et ministre de la Guerre, était mort en octobre 1775 un an après leur mariage. Bref : « Toutes ces inquiétudes rendent ce

73 *Pensées détachées sur la peinture*, texte établi par E.-M. Bukdahl, A. Lorenceau et G. May, dans *Salons I. Héros et martyrs*, Paris, Hermann, 1995 (Collection « Savoir : Lettres ») – Nouveau tirage. 2009, p. 440. Voir D. Droixhe, « C'est à Dusseldorf ou à Dresde que j'ai vu... Le souvenir de la Galerie électorale chez Diderot », dans *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 49, 2014, p. 56-70.

74 *Corr.*, [Spa, 15 septembre 1781], p. 223.

75 *Mémoires*, t. II, p. 247-249.

76 Descendue au célèbre « Cornet » le 3 août 1781, deux jours après la comtesse.

pays-ci fort triste ». Où et avec qui échapper à celles-ci ? La comtesse ne paraît pas avoir beaucoup profité des hauts lieux de distraction que constituaient les deux principales salles d'assemblée, le Waux-Hall et la Redoute. Elle ne dit pratiquement rien de cette farandole de spectacles qui s'y donnaient quatre fois par semaine de juin à la mi-juillet, puis trois fois de celle-ci à la fin du mois d'août⁷⁷. Sans compter les bals qui s'y tenaient tous les lundis, jeudis ou vendredis... Mais l'amoureuse semble préférer l'intimité de lectures et de conversations avec des personnes choisies. Elle mentionne particulièrement l'une de ces dernières : une « Anglaise charmante » qui a été identifiée avec Susanna Yarde, arrivée en même temps qu'elle le 1^{er} août et inscrite sous le nom de Mme Buller à l'hôtel du « Grand More » ou du « Grand Maure ». Le mari de celle-ci allait connaître l'année suivante une singulière popularité, quelque peu en accord avec l'histoire de la condition féminine au XVIII^e siècle. Le magistrat Francis Buller eut alors à juger un homme accusé de brutalité envers sa femme. Il décréta qu'un mari avait le droit de traiter ainsi son épouse à condition que l'instrument de la correction ne soit pas plus gros que son pouce. C'est ainsi que Buller fut nommé « le Juge Pouce », *Judge Thumb*, dans une fameuse caricature de James Gillray qui le montrait chargé de deux fagots de bâtons tandis qu'un homme battait une femme en fuite.

Si la saison était presque terminée, Mme de Sabran décide de « rester décidément ici jusqu'au 25 de septembre » : « Tronchin le veut absolument⁷⁸ ». Ce n'est pas de gaieté de cœur. Le chevalier doit en être bien convaincu, et il y a de la grâce dans la manière dont elle l'en persuade :

Il n'y a que trois jours que je t'ai écrit, mon enfant, mais je t'aime tant, et je suis si fâchée d'être éloignée de toi, qu'il faut bien que je te le dise encore un peu. J'attends de tes nouvelles avec une impatience extrême ; tes lettres et ton souvenir font tous mes plaisirs. Je passe une partie du jour dans les bois et sur les montagnes pour penser à toi tout à mon aise. Je crois encore te voir et t'entendre, et je me rappelle avec une satisfaction infinie tous les moments heureux que nous avons passés ensemble. Cependant je ne sais plus quand nous nous reverrons⁷⁹...

77 L. Marquet, *À l'âge d'or de Spa. Le Waux-Hall au XVIII^e siècle*, Spa, G.-P. Bedoret, 1985, p. 53-54.

78 *Corr.*, Spa 1^{er} septembre [1781], p. 221.

79 *Corr.*, [Spa, le 15 septembre 1781], p. 223.

La comtesse restera donc à Spa « jusqu'au 25 », répète-t-elle, « malgré l'envie que j'aurais d'en sortir » :

Mais Tronchin le croit nécessaire, et je ne veux pas me préparer des regrets pour cet hiver, si mon malheur veut que je ne sois pas guérie. Il est cependant bien vrai que je suis beaucoup mieux, et sans le rhume que je viens d'avoir, je devenais grasse à faire peur, mais il m'a remaigri et fatiguée un peu. J'espère qu'à la fin du mois il n'y paraîtra plus, et que je serai fraîche et belle, même à tes yeux⁸⁰.

Elle n'avait pas hésité à écrire, peu auparavant :

[...] je ne voudrais plus sortir d'ici : je m'y plais, je m'y porte bien. La foule est dissipée, et je passe ma vie dans une société très agréable et qui ne me fatigue plus, ce qui est pour moi une grande preuve de guérison⁸¹.

« TON CHIEN ET TON BÂTON » Souffrir à plaisir

Le mal revient si facilement. On ne sait pas de quand datent les lettres suivantes. Elles reprennent un tour passionnel qui se qualifie lui-même de « folie » et s'exprime avec un lyrisme jusqu'alors inconnu. Le chevalier a fait part à la comtesse d'une affection ayant atteint ses yeux. Elle répond :

Je n'ai pu lire sans attendrissement tout ce que tu me dis sur ton aveuglement futur. Si quelque chose pouvait adoucir le chagrin que j'aurais d'un accident que je sentirais aussi vivement que toi, c'est le bonheur d'être toi pour toi. Je serais jusqu'à ma mort ton appui et ton guide, c'est-à-dire ton chien et ton bâton ; nous ferions communauté de biens pour les deux yeux qui resteraient dans le ménage. Je n'ai vu que par les tiens depuis que je te connais, tu me le rendrais à ton tour. Mais éloignons l'idée d'un aussi grand malheur. Je suis bien loin d'avoir la moindre inquiétude à ce sujet : ce que tu éprouves n'est qu'un mal local, causé par la délicatesse de ta peau blanche et fine, et ce qui me rassure, c'est que de ton aveu tu ne t'es jamais si bien porté⁸².

80 *Ibid.*

81 *Corr.*, Spa, 12 [septembre 1781], p. 222.

82 *Corr.*, [Aix-la-Chapelle ?], 26 [1782 ?], p. 228.

Ce qui les unit dépasse le domaine des apparences ou du physique :

[...] car ce n'est sûrement pas l'effet de mes charmes, qui n'existaient plus lorsque tu m'as connue, qui t'a fixé auprès de moi ; ce n'était pas non plus tes manières de Huron, ton air distrait et bourru, tes saillies piquantes et vraies, ton grand appétit et ton profond sommeil quand on veut causer avec toi, qui m'ont fait t'aimer à la folie. C'est un certain je ne sais quoi qui met nos âmes à l'unisson, une certaine sympathie qui me fait penser et sentir comme toi⁸³ [...].

Bref, « que tu es bon d'aimer encore une vieille folle comme moi ! ». L'ère du soupçon glisse vers celui de la déraison :

Ne me hais pas, mon enfant, parce que je t'aime trop. Aie pitié de ma faiblesse, ris de ma folie, et qu'elle ne trouble jamais la paix de ton cœur. Je suis aujourd'hui accablée de ma honte et de mes remords : je pense à toutes les marques d'intérêt, d'amitié et d'amour que tu m'as données depuis que je te connais, et que tu me donnes chaque jour, et je me trouve un monstre d'ingratitude⁸⁴.

Qu'arrivent alors les « grandes chaleurs » de 1782, Mme de Sabran transférera vers l'autre avec un soin maternel, comme en pénitence, toutes ses préoccupations. « Je n'aime point tes nouvelles de mercredi : en relisant ta lettre, je vois que tu n'étais pas si bien en t'éveillant, que tu avais mal dormi. J'ai peur que ce ne soit un retour de fièvre⁸⁵... ».

Le chemin vers la fraîcheur spadoise sera fait, cette année-là, de détours où alternent inquiétudes et divertissements. Le chevalier paraît-il malade ? Semble-t-il « avoir de l'humeur » ? La voilà « tourmentée jusqu'à Bruxelles », « bien triste et bien souffrante⁸⁶ ». Au moins un voyage à Anvers, en compagnie de Mme d'Andlau, l'a-t-elle divertie. « Nous sommes venues de Bruxelles ici dans une barque qui ressemblait assez à l'arche de Noé. Je me suis amusée toute la journée à dessiner tous les originaux qui s'y trouvaient, et entre autres, deux capucins que j'ai peints si ressemblants que tout le monde les a admirés ; cela m'a donné une grande réputation dans l'assemblée, et de grands succès⁸⁷ ». Son goût des

83 *Ibid.*

84 *Corr.*, « À Saint-Germain ce jeudi à 8 heures » [1782 ?], p. 230.

85 *Corr.*, Paris, 14 [juin 1782], p. 233.

86 *Corr.*, Anvers, 26 [juin 1782], p. 236.

87 *Ibid.*, p. 236.

arts a trouvé de quoi se satisfaire à Anvers : « Nous avons parcouru hier toute la ville, où nous avons vu des tableaux superbes, entre autres, la fameuse *Descente de Croix*⁸⁸ », de Rubens. Après une visite à Amsterdam, les deux dames seront « rendues à Spa avant huit jours⁸⁹ ». Mais les plaintes y reprennent aussitôt. La comtesse, inscrite le 9 juillet 1782 au « Lévrier », dans le quartier du Vieux-Spa, écrit le 13 :

Je suis triste, souffrante, ennuyée et découragée au-delà de toute expression, mon enfant. Je ne reçois point de tes nouvelles, je ne sais que devenir. Je n'ai jamais fait une si triste campagne : voilà six jours que je suis ici, et six jours que je passe dans mon lit, avec la fièvre, la toux, le catarrhe, etc.⁹⁰

DEVOIR DE MATERNITÉ, DROITS DE LIBERTÉ

À nouveau, moins d'un mois plus tard, la thérapie des sources a opéré :

Je me trouve si bien ici que j'ai envie d'y prolonger mon séjour. Les eaux commencent à me faire du bien, et si elles ne me guérissent pas totalement, j'irai faire un petit voyage à Aix-la-Chapelle, où la princesse de Ligne et d'autres personnes encore me promettent de venir me tenir compagnie. [...] L'on m'attend pour monter à cheval : il fait le plus beau temps du monde, et nous avons le projet de faire une bien longue promenade⁹¹.

Après un passage du chevalier, descendu en juillet au « Château de Limbourg », la « vie dissipée » que mène à Spa Mme de Sabran, selon son aveu, lui a rendu des couleurs : la saison ne lui laisse « aucun temps ni aucun repos⁹² ». Que le chevalier revienne la voir quand il pourra : « sois sûr d'être bien reçu ». Surtout s'il sait la « surprendre agréablement⁹³ ».

Il faut s'arrêter ici à l'invitation de la princesse de Ligne, elle-même en cure pour d'autres raisons. Née Helena Apolonia, princesse Massalska,

88 *Ibid.*

89 *Corr.*, Spa, 13 [juillet 1782], p. 237.

90 *Corr.*, Spa, 13 [juillet 1782], p. 237.

91 *Corr.*, [Spa], 9 [août 1782], p. 240.

92 *Corr.*, [Spa], 23 [août 1782], p. 242-243.

93 *Ibid.*, p. 243.

celle-ci venait d'épouser Charles Antoine Joseph Emmanuel de Ligne, fils de Charles Joseph, l'écrivain. L. Perey a raconté les débuts de la vie commune du couple au château de Belœil :

Les jours s'écoulaient ainsi rapides et heureux : la seule ombre qu'il y eût à ce riant tableau était la santé délicate d'Hélène, qui exigeait des ménagements que sa jeunesse et son goût pour le plaisir ne lui permettaient guère de prendre. Deux accidents successifs étaient venus détruire des espérances chères à son mari et peut-être plus encore à son beau-père, qui attendait avec impatience un fils de son bien-aimé Charles. On ordonna à la jeune femme les eaux de Spa, fort à la mode alors. Elle y alla au mois de mai 1782, accompagnée du chevalier de l'Isle et de son amie de couvent Mademoiselle de Conflans, devenue marquise de Coigny, qui était intimement liée avec Ligne⁹⁴.

Hélène est enregistrée le 15 juin dans les listes de *Seigneurs et dames*, parmi les premiers arrivants⁹⁵. Le chevalier de l'Isle, avec qui elle s'était donné rendez-vous, n'est inscrit que quinze jours plus tard⁹⁶ et Mme de Coigny le 9 juillet, en même temps que Mme de Sabran⁹⁷. La jeune épousée était accompagnée de sa belle-mère, la « princesse régnante », que l'on imagine évaluant les vertus diverses – tonifiantes ou supposées – que l'on prêtait aux sources spadoises, et particulièrement attentive à ce que sa bru suive scrupuleusement les prescriptions recommandées aux curistes.

C'est le moment d'en rappeler quelques principes, d'après les *Amusemens des eaux de Spa* de Pöllnitz, déjà cités, et les *Nouveaux amusements de Spa* de Jean Philippe de Limbourg⁹⁸ (1763). La prise d'une première ration d'eau, à la Fontaine du Pouhon, que montrent bien les anciennes vues de Spa, avait lieu de très bonne heure, parfois à partir de quatre heures du matin, plus généralement à six. On notait ensuite sur « un petit cadran d'ivoire ou de nacre », porté à la boutonnière ou sur la canne, le

94 L. Perey, *La princesse Hélène de Ligne. Histoire d'une grande dame au XVIII^e siècle*, Paris, Calmann-Lévy, 1923, 5^e éd. On trouve déjà « Son Altesse Monsieur le Prince et Mme la Princesse Charles de Ligne », accompagnés notamment de « la Princesse régnante », parmi les inscrits du 12 août 1781, « au Duc de Bavière, rue de l'Assemblée ».

95 Elle descend au « Coq », sur la Grand-Place.

96 Il descend le 30 juin à l'« Orange », rue de l'Assemblée. Quand la princesse propose à la marquise de Coigny et au chevalier de l'Isle, qui la prénomme « Mouchette », de se retrouver à Spa, celui-ci l'exhorte « à l'attendre jusqu'au quinze du mois prochain » (L. Perey, *op. cit.*, p. 296).

97 Elle loge à la « Couronne d'Épines », rue de l'Assemblée.

98 *Op. cit.*, p. 37 et *sq.*, p. 59-63. Voir aussi, à cet égard, l'*Essai sur les eaux* de Sandberg.

nombre de verres bus dans la journée. Au visiteur rebuté par le « goût aigrelet et ferrugineux » de l'eau étaient proposés « des anis, du carvi, du coriandre ou des écorces d'oranges confites ». Le curiste procède ensuite à un exercice matinal en empruntant la Promenade de Sept Heures ou celle du jardin des Capucins, à moins qu'il ne choisisse de gagner à pied ou à cheval la source de la Géronstère ou de la Sauvenièrre, comme s'appête à le faire Mme de Sabran, citée plus haut.

La première source, située au sud du bourg, en forêt, est « la plus fréquentée » : c'est celle dont l'eau, malgré une odeur « d'œufs couvis », vivifia le tsar Pierre le Grand quand il séjourna à Spa en 1717, ouvrant « l'âge d'or » de la localité. « On y compte souvent une trentaine de voitures et une centaine de cavaliers, y compris les dames à cheval ». La Sauvenièrre se recommande par un meilleur goût, des vertus curatives en matière de gravelle, de maladie urinaire ou d'ulcère. Une croyance populaire lui accordait une autre influence bénéfique : celle de favoriser la fécondité des femmes. Il s'agissait d'abord, pour la personne concernée, de mettre le pied dans le creux d'une pierre que l'on considérait comme l'empreinte miraculeuse du « pied de saint Remacle ». Le prodige prenait tout son effet quand on buvait quotidiennement neuf verres d'eau dans l'espace mythique d'une neuvaine.

Le chevalier de l'Isle et la marquise de Coigny, qui complétaient la compagnie d'Hélène de Ligne et de la comtesse de Sabran, avaient en commun un esprit quelque peu provocateur, enclin à défier les conventions de la bonne société d'ancien régime. Le premier en donnera un exemple en cette même année 1782 quand, convié à un déjeuner organisé par l'archiduchesse Marie Christine des Pays-Bas en l'honneur de l'épouse du tsarévitch Paul, il n'attendit pas que les têtes couronnées ouvrent le repas pour se mettre à table, au mépris de l'étiquette la plus élémentaire⁹⁹. Quant à Mme de Coigny, née Louise Marthe de Conflans, elle a surtout laissé un souvenir par une citation : « Une coquette qui prend un amant, c'est un souverain qui abdique ». Voilà, disait le prince de Ligne, qui l'aima, « une des idées les plus profondes et les plus neuves ». Le « caractère indépendant et frondeur » de la marquise de Coigny la fit, dit-on, apprécier particulièrement des philosophes et l'aurait même

99 A. Marot, « Jean-Baptiste-Nicolas de l'Isle, un poète lorrain au XVIII^e siècle », *Pays lorrain*, 9, 1912, p. 40-47. Marie-Christine s'était inscrite le 24 juillet 1782 à la « Fontaine d'or », rue de l'Assemblée, sous le pseudonyme de « Mme de Scoonenbergh ».

déterminée à adhérer à la Révolution, au point d'être traitée de *sans-culotte*¹⁰⁰. Est-ce en raison de ce caractère original que le même prince de Ligne ajoutait une touche quelque peu ambiguë au portrait : « Vous êtes la plus aimable femme et le plus joli garçon... » ? Tout ceci n'empêcha pas la marquise de se lier finalement (et platoniquement, paraît-il) avec le plus mondain des habitués des salons, Armand Louis de Gontaut Biron, dit « le beau Lauzun ».

OH ! LES BEAUX JOURS !
LA SOCIÉTÉ SPADOISE DE L'ÉTÉ 1782

On n'ira pas jusqu'à imaginer que Mme de Sabran subit l'influence de la marquise de Coigny et de son *credo* d'affranchissement de la sujétion amoureuse. Ce ne peut guère être que sur le mode de l'amicale plaisanterie qu'elle fait part, en août 1782, de la galanterie dont la poursuit un curiste alors âgé de près de quatre-vingts ans :

Je te dirai, pour changer de conversation, que je vais me marier, ou du moins j'ai un mari tout prêt, riche, sensé, constant et d'un âge qui se rapproche plus de la jeunesse que le tien, s'il est vrai, comme on le dit, que les deux extrémités se touchent. C'est lord Murray. Je te vois d'ici sourire¹⁰¹...

William Murray, comte de Mansfield, pouvait en tout cas faire valoir l'attrait d'une vedette dans le domaine littéraire et en matière de droits de l'homme. Alors qu'il était Lord Chef de Justice, il s'était rendu célèbre en refusant que les *Saisons* de Thompson, dont le privilège touchait à son terme, tombent dans le domaine public, de sorte qu'il maintenait les droits des auteurs, des éditeurs et libraires – ce qui ouvrait à ces derniers, il est vrai, la voie royale d'un monopole. Une autre affaire connut un retentissement international, notamment dans la presse française¹⁰². L'esclave noir James Somersett était arrivé avec son maître en Angleterre.

100 M.-C. Schils, notice sur « La marquise de Coigny » dans *Le livre d'or de Spa. Le tableau d'Antoine Fontaine*, introd. de J. Toussaint, Spa, Éd. du Musée de la Ville d'Eaux, 2006, p. 44.

101 *Corr.*, p. 241.

102 Voir le numéro de septembre 1772 de *l'Esprit des journaux*.

Celui-ci voulut le ramener de force aux Amériques. Mais il se trouva des avocats, dont le fameux Glanville Sharp, pour défendre en justice la thèse de l'illégalité d'un tel retour, ce qui fut légiféré par Murray en 1772. Mme de Sabran ajoute à propos de cette figure si particulière, dont Jean Baptiste Van Loo a peint la physionomie ironique et altière :

Il est tout disposé à me suivre en France et jusqu'aux enfers même, pour ne me point quitter, car il ne demande pas mieux que d'abjurer sa religion, ne connaissant plus d'autre dieu que l'amour. Cette folie nous a fort divertis depuis quelques jours et j'attends ton consentement pour la terminer. Ne le fais pas trop attendre, car une attaque d'apoplexie pourrait bien venir troubler la fête : le pauvre homme y est sujet, et l'amour très malsain dans ces circonstances. Voilà une belle occasion de te débarrasser de moi, et je ne doute pas que tu la saisisse¹⁰³.

La « folie » du vieil homme avait même emprunté une voie quasiment légale, normale pour un homme comme lui. « Il est si terriblement amoureux de moi qu'il a chargé Milady Findlater, sa nièce, de me faire, comme il dit, la *proposition* ; et le plus sérieusement du monde, il pense que je peux être sa femme, et qu'il peut être mon mari ». On trouve en effet parmi les personnes enregistrées à Spa le 22 juin 1782 « Mademoiselle de Murray » qui descend avec « Milord Comte de Findlater » et son épouse à l'hôtel du Prince de Liège¹⁰⁴. James Ogilvy, 7^e comte de Findlater, avait épousé en 1779 à Bruxelles, à l'âge de vingt-neuf ans, Christina Teresa Murray. Sans doute homosexuel, il ne vécut que peu de temps avec Milady Findlater – assez cependant pour se montrer ensemble à Spa.

Amateur des stations balnéaires, il fréquentait notamment Carlsbad, qu'il embellit par plusieurs créations mémorables, dont un temple érigé en remerciement des bienfaits procurés par les eaux¹⁰⁵.

D'autres curistes rendent, cet été-là, la vie spadoise étourdissante, « vertigineuse », « magique », comme eût dit Mme de Krüdener, se souvenant du séjour qu'elle y avait passé autrefois¹⁰⁶. On se bousculait pour voir les

103 *Corr., ibid.*

104 L'hôtel se trouvait rue d'Entre-les-Ponts, où le bâtiment subsiste.

105 Voir la page sur l'encyclopédie en ligne *Wikipedia*.

106 Celle-ci rapporte : « Nous arrivâmes avec la belle saison à Spa : j'y vis une partie de l'Europe comme dans un grand café. Un vertige universel faisait danser, jouer, monter à cheval tout ce qui avait des jambes, de l'argent. Je vis ces grandes réunions comme dans une lanterne magique. La tête me tournait comme aux autres, mais rien ne me ravissait comme les fruits magnifiques étalés dans les déjeuners qu'on se donnait mutuellement

« Dames du Palais de la reine de France ». La vicomtesse de Polastron, favorite du comte d'Artois, frère de Louis XVI, était accompagnée de sa belle-sœur la duchesse de Polignac, la scandaleuse « Mme Jules » de Marie-Antoinette¹⁰⁷. Une autre dame les suivra de quelques jours : la comtesse Dillon, dont la désignation comme « surnuméraire » à Versailles avait fait sensation¹⁰⁸. Le mois de juillet voit aussi l'arrivée des princes russes : Galitzine, « officier des Gardes de Sa Majesté Impériale », Nikolai Borissovitch Ioussouпов, diplomate, mécène et collectionneur qui dirigera le Musée de l'Ermitage, et surtout le tsarévitch Paul, fils de Catherine II, futur empereur de Russie, sous le nom du Comte du Nord, avec sa cour¹⁰⁹.

En période de ravissement amoureux, Mme de Sabran prêta-t-elle à ce dernier toute l'attention que méritait le ministre Bertin, qui se fait annoncer à la mi-août et descend à l'hôtel du Cornet, réputé pour son Club anglais et sa salle de jeu clandestine¹¹⁰ ? Cet ancien lieutenant général de police de Paris était devenu sous Louis XV contrôleur général des finances et avait reçu spécialement en charge, au titre de secrétaire d'État, les matières économiques et commerciales : fabrication du coton, produits coloniaux, mines, régie des voies de communication terrestre et maritime, poste, agriculture, écoles vétérinaires, etc.

Une autre célébrité animait la chronique locale : Franz Anton Mesmer, arrivé à Spa le 7 juillet¹¹¹. Celui-ci devait compter avec la rivalité de son disciple le docteur Deslon, ou Delson, professeur de la Faculté de Médecine de Paris, lequel, rapporte Bachaumont, a « essayé de traiter quelques malades par le magnétisme animal », « pendant que le D^r Mesmer était à Spa, l'été de 1782 ». L'émule y avait obtenu « des succès dont la renommée excita la jalousie du dernier¹¹² ». Mais Mme de Sabran ne mentionne pas de recours à des « passes mesmériennes », ni au fameux baquet.

et les promenades délicieuses qui entouraient Spa » cité par E. Gretchenaia et C. Viollet, « Voyageuses russes à Spa », dans *Spa, carrefour de l'Europe des Lumières...*, *op. cit.*, p. 215-234.

107 Elles descendent le 19 juillet à l'Hôtel de Luxembourg.

108 26 juillet 1782, inscrite au « Comte d'Artois », rue de la Vieille Promenade. Elle meurt le 7 septembre.

109 Respectivement : 1^{er} juillet, inscrit à la « Cour de Londres » ; 19 juillet, inscrit à l'« Hôtel de Flandre » ; le 24 juillet, inscrit à la « Cour de Londres ».

110 16 août 1782.

111 Inscrit au « Roi d'Angleterre », rue d'Entre-les-Ponts.

112 Bachaumont, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France depuis 1762 jusqu'à nos jours*, Londres, 1777-1789, t. 25, 1^{er} janvier-18 mai 1784, p. 37. Noté par A. Body dans son *Supplément à la Liste* pour 1782.

CONTRE LA « MALADIE INCURABLE »
Eaux, promenades et courses
« dans les terres labourées »

Les amusements de Spa peuvent rapidement s'effacer derrière le retour d'une sempiternelle inquiétude. Le 23 août 1782, Mme de Sabran écrit à Boufflers : « Je me porte à merveille, et quoi que tu dises, je sens que je ne t'en aime pas moins, car cette maladie-là est incurable¹¹³ ». Deux jours plus tard : « Je suis triste à mourir, mon enfant, et si triste qu'à peine ai-je le courage de t'écrire¹¹⁴ ». Le vocabulaire du mal-être s'épuise : « pressentiments », « rêves affreux », « ma folie », « mes ennuis », « mes maux » – « une si profonde solitude ».

La saison de 1783 justifiera ces « pressentiments ». Elle écrit de Spa le 6 juin : « M'auriez-vous oublié, mon enfant ? Que vous est-il donc arrivé ? Je ne sais que penser de votre silence et je m'en meurs¹¹⁵ ». Elle reprend la plume le même jour : « Êtes-vous malade, mon enfant ? Ne m'aimez-vous donc plus ou en aimez-vous une autre¹¹⁶ ? ». « Il est dit que j'arriverai à Spa toujours au désespoir ».

J. Callewaert nous apprend que Boufflers avait en effet rencontré à Valenciennes une beauté locale avec laquelle Mme de Sabran soupçonnait le chevalier d'entretenir une liaison¹¹⁷. Elle lui écrivait le 6 juillet :

J'espère que tu seras arrivé à Valenciennes heureusement, comme tu me l'annonces, et qu'après les premiers compliments à ta Dulcinée du Toboso, tu te seras ressouvenu de ta pauvre amie, du plaisir qu'elle a eu de te voir et de son chagrin de t'avoir vu si peu de moments¹¹⁸.

Et encore, dans une autre lettre :

Je suis mille fois plus triste aujourd'hui que le jour de ton départ, mon enfant. En veux-tu savoir la raison ? C'est que tu arrives à Valenciennes. Je te vois

113 *Corr.*, p. 244.

114 *Corr.*, [Spa] 25 août [1782], p. 244.

115 *Corr.*, Spa, 6 juin [1783], p. 251.

116 *Corr.*, Spa 6 juin [1783], p. 252.

117 J. Callewaert, p. 160.

118 *Corr.*, [Aix-la-Chapelle, 6 juillet 1783], p. 254.

d'ici témoigner tous tes regrets à ta Dulcinée du Toboso d'avoir été huit jours entiers éloignés d'elle¹¹⁹.

Dans cette même lettre, elle dit avoir intercepté à l'adresse du chevalier « deux lettres qui sont sans doute de cette main chérie et que je me garderais bien de lire quand tu m'en donnerais la permission ». Humiliation acceptée, mots vrais de l'abandon :

Adieu, j'ai tant d'humeur aujourd'hui, et j'ai mal à la tête et à toute ma personne, que je vais te quitter. Je ne veux pas te quereller et l'occasion est si belle que je n'ai rien de mieux à faire que de me taire si je veux être douce. [...] Adieu encore, je n'ai pas seulement le courage de te dire que je t'aime. Il me semble que ce n'est pas là le moment. De plus je te mentirais, car je suis plus près ce soir de la colère que de l'amour¹²⁰.

Il faut convenir maintenant que le lecteur, suivant de jour en jour une correspondance amoureuse comme celle de Mme de Sabran, peut partager parfois le sentiment de lassitude de l'auteur. La répétition de certaines formules, jusqu'au dernier jour de la comtesse dans la ville d'eaux, en 1785, prend un caractère de ritournelle : « je suis triste jusqu'à la mort », « je suis si triste et si souffrante que je ne songe pas même à toi », « voilà trois nuits que je ne ferme plus l'œil¹²¹ ». Comment ne pas retomber dans de sombres idées ? « Je suis dans un découragement si épouvantable que je ne sais plus que devenir¹²² » (23 septembre 1783). Pourquoi l'année 1784 serait-elle déférente, à l'approche d'un séjour qui tiendra surtout la marquise aux eaux d'Aix-la-Chapelle ? « Je n'ai jamais été si tristement occupée de toi¹²³ »...

D'un autre côté, voici qu'un rétablissement commence à courir tout au long des mêmes pages, leur donnant bientôt la forme, si l'on ose dire, d'une sorte de discours publicitaire pour les eaux de Spa. Pointons sans commentaire les étapes de cette inespérée reprise de goût à la vie :

Les eaux commencent à faire leur effet, et je sens bien que, sans cette vilaine fluxion qui me désole, je pourrai reprendre mon courage et mes forces¹²⁴ (Spa, août 1783).

119 *Corr.*, [Spa ? juillet ? 1783], p. 255.

120 *Ibid.*, p. 256.

121 *Corr.*, p. 261-265.

122 *Corr.*, p. 275.

123 *Corr.*, Valenciennes, 9 mai [1784], p. 281.

124 *Corr.*, p. 266.

Je sens bien que je ne suis pas encore guérie, mais je conçois l'espérance de l'être si j'ai le courage de rester ici six semaines encore. [...] Tu as tort de calomnier ainsi les eaux : elles n'ont jamais été plus fortes que depuis deux jours. Elles reviennent avec le beau temps, et voilà, au dire de tous les médecins, le moment favorable pour les prendre¹²⁵ (Spa, 4 septembre 1783).

Si je ne t'écris pas plus souvent, c'est que cela m'est impossible et que je n'ai véritablement pas un moment de libre dans la journée. Tout le matin je bois, l'après-midi je me promène ou je fais des visites¹²⁶ [...] (Spa ou Aix-la-Chapelle, 7 septembre 1783).

Nous n'avons pas un moment de libre aujourd'hui, à cause d'une kermesse qui nous oblige à une grande procession, à une grande comédie, à un grand bal, à trois grands repas. Par bonheur que cela ne s'étend pas plus loin, car cela serait au-delà de l'humanité¹²⁷ [...] (Spa ou Aix-la-Chapelle, 8 septembre 1783).

L'appétit est définitivement revenu.

J'ai commencé par me perdre tout au beau milieu des Ardennes, avec mon petit abbé. Nous avons couché dans la cabane de Philémon et de Baucis, et je t'assure fort près l'un de l'autre. Le pauvre Philémon nous a fricassé lui-même un souper et surtout une omelette au lard comme sûrement tu n'en as mangé de ta vie. Tout cela était pour aller voir l'abbaye de Saint-Hubert¹²⁸ [...] (Spa, 11 juillet 1785).

Dans cette dernière lettre adressée de Spa à Boufflers, celui-ci est traité d'une manière qui en dit assez sur l'état de leur relation. Mme Buller, devenue la grande amie de la comtesse, lui a montré dans un livre un personnage qui « ressemble comme deux gouttes d'eau » au cavalier ; un courtisan du roi Lion, dans le *Discours des animaux* d'Agnolo Firenzuola (xvi^e siècle), est représenté par le mouton Carpigna : « Tu n'as plus à présent d'autre nom parmi nous, et je trouve que cela te va à merveille, n'en déplaie à ta dignité ». « Du reste », conclut la comtesse, « je m'amuse presque autant ici que si j'étais en Angleterre, car il n'y a absolument que des Anglais ». C'est que l'Histoire a rejoint la vie personnelle en apportant à Mme de Sabran un autre objet d'intérêt :

125 *Corr.*, p. 269. Cette lettre, comme la suivante, est écrite d'une des deux villes d'eaux, sans doute de Spa.

126 *Corr.*, p. 271.

127 *Corr.*, p. 273.

128 *Corr.*, p. 302.

Spa n'est pas brillant cette année ; il est à moitié brûlé et troublé par des guerres intestines qui, jusqu'à présent, ont empêché les jeux. Il y a le parti de l'opposition, dans lequel je suis entrée, je ne sais comment, qui a fait bâtir une nouvelle Redoute fort agréable, et qui a fait signer à tous ceux qui l'ont voulu une promesse formelle de ne plus mettre les pieds dans l'ancienne¹²⁹.

L'*opposition* en question, menée par la bourgeoisie libérale de la principauté, visait le privilège que détenaient les salles du Waux-Hall et de la Redoute en matière de jeux. Un riche négociant, Noël-Joseph Levoz, défia les autorités en ouvrant le 9 juillet 1785 une troisième salle. L'affrontement, dont relève sans doute l'incendie de la « vieille » Redoute, est considéré comme ayant ouvert la voie à la Révolution liégeoise de 1789¹³⁰. Mme de Sabran, au terme d'un cycle spadois d'échanges amoureux vécus sur le mode courant de l'aristocratie d'Ancien régime, entraînait décidément dans un monde nouveau.

Daniel DROIXHE
Académie royale de langue
et de littérature françaises
de Belgique

129 *Corr.*, Spa, 11 juillet [1785], p. 303.

130 Voir D. Droixhe, *Une histoire des Lumières au pays de Liège. Livre, idées, société*, Liège, Éditions de l'Université de Liège, 2007 ; *Catrè-vint-noûf. Textes et chansons de la Révolution liégeoise*, Liège, CRIWE, 1989 (CD + livret).